

CULTURE ET TRADITIONS AFRICAINES

LES SECRETS DE L'AFRIQUE NOIRE
KOEYHANGA, LE CHEF DU VILLAGE
DE BASAMBALA ET SES TROIS FILLES



Reproduction interdite (c)
Vendu au prix de

150 FB

Merci et à bientôt.

Periodique n° 5
Semestriel

Table des matières

Koyehanga	1
Le géant, le pêcheur et les juges	3
L'éléphant et le moustique	8
Le coq et la fourmi noire	10
L'oreille et le moustique	12
Le soleil, la lune, le coq et les poules	14
Les trois voyageurs et la pointe d'ivoire	17
Écoutez nos vieux	18
L'album de l'Afrique centrale	20

Koychanga était le grand chef du village de Tetela au centre du Zaïre.

Sa femme lui a donné trois filles mais pas le moindre fils.

Il en était peiné et attristé.

Plusieurs années passèrent et ses filles, devenues adultes furent assez âgées pour être mariées.

Koychanga reçut trois dots pour ses filles.

Il était riche.

L'expérience de Koychanga nous apprend qu'il ne faut pas se chagriner avec le peu de chose que l'on a. Même si l'on a des filles au lieu de garçons.

Elles sont une source de richesse.

Un malheur peut être plus tard une source de bonheur.

**Ce périodique
est vendu au profit d'étudiants africains pour les aider dans le financement
de leurs études, et au profit d'Africains en difficulté.**

LE GEANT, LE PECHEUR ET LES JUGES.

Un pêcheur à la ligne suivait de l'œil, avec attention, les mouvements de son flotteur, quand, tout à coup, celui-ci se prit à s'agiter d'une façon extravagante. Il entraînait dans ses plonges presque tout le fil de la ligne pour revenir ensuite à la surface avec des soubressauts bizarres.

« Oh là là ! se dit le pêcheur, qu'est-ce qu'il attrape pour sauter ainsi ? C'est sûrement un gros poisson ! »

Avec précaution, il ramena le fil - la moindre brusquerie l'eût cassé - et voyez donc ce qu'il retira de l'eau.

Une calèbasse, une calèbasse avec son bouchon de carotte de maïs.

« Comme c'est drôle ! pensa-t-il. Je l'ai prise par le mince filet d'une fente. »

Et, ma foi, au lieu de la rejeter simplement dans la rivière, il eut la curiosité de la prendre en mains.

Quelque chose remuait à l'intérieur. Il approcha la calèbasse de son oreille : on eût dit qu'on parlait ! Il ôta le bouchon...

Quel ne fut pas son étonnement en voyant sortir une espèce de longue tête d'homme, suivie d'un long cou, de longs bras, d'un long buste et de longues, longues jambes, avec des doigts difformes au bout des mains et des doigts de pieds ridicules à l'extrémité de la jambe. Cela finissait pas de sortir.

L'ensemble se mit debout devant le pêcheur.

C'était un géant, ni plus ni moins.

« alors, dit-il au pêcheur d'un air courroucé, tu veux m'obliger à reprendre mon ancienne vie ?

- Que non ! que non ! Je suis prêt à faire ce que tu voudras je n'ai personnellement aucun désir de t'imposer des

choses que tu ne souhaites pas.

- Alors, pourquoi me sortir de la calebasse ?

- On parlait à l'intérieur. J'ai cru bien faire en donnant à celui qui s'y trouvait l'occasion de s'expliquer librement.

- Librement ! librement ! T'imagines-tu par hasard que tu es libre parce que tu peux me pêcher, moi, enfermé dans une calebasse ?

- Mon plaisir est de prendre des poissons, non des calebasses. D'ailleurs, c'est tout à fait par hasard que je t'ai accroché avec mon hameçon.

- Mais ce n'est pas par hasard que tu as oté le bouchon qui me retenait dans la calebasse !

- Précisément, mon intention était de te rendre service.

- Oui, sans doute, et nous allons voir comment les hommes récompensent ceux qui leur rendent des services.

- Je ne demande aucune récompense.

- Mais moi je veux t'en donner une. Voilà justement un troupeau de cochons qui passe. Ce sont les bêtes du village. Elles connaissent les hommes à merveille.»

Le géant appela les cochons.

«Nous voulons vous faire juges d'un procès que nous débattions, cet homme et moi. Figurez-vous qu'il m'a rendu service de me pêcher, dans la calebasse où j'étais, puis il en a oté le bouchon et m'a délivré.

Je lui dois une récompense, mais bien entendu, pas une récompense de géant, sinon je l'aurais déjà mangé depuis longtemps, mais une récompense d'homme.

- Les hommes ? répondirent les cochons. Eh bien, ils peuvent se vanter de donner de bonnes récompenses ! Savez-vous ce qu'ils font de nous ? Il nous laissent courir dans le village, à ramasser des ordures. C'est toute la nourriture qu'ils nous donnent ! Essayer d'aller manger

dans leurs plantations ! Il ne faut pas y penser. Ils seraient vite sur nos traces et nous chasseraient à coups de bâton. Nous ne mangeons pas à notre faim, et pour peu que l'un de nous réussisse, malgré cela, à engraisser, aussitôt on le tue et on le mange. C'est notre sort à tous et c'est notre récompense.

- Je sais ce qui me reste à faire, dit le géant, en jetant sur le pêcheur un regard menaçant.

- Pardon, bon géant, répondit le pêcheur, la cause n'est pas réglée par une seule instance. Vous avez eu gain de cause chez les cochons ; permettez-moi de consulter les juges à mon tour.»

Le géant consentit. Les deux hommes rencontrèrent un groupe de bananiers qui se rafraichissaient au bord de l'eau. Il y en avait de toutes les tailles, des vieux aussi hauts que la futaie, avec de grandes oreilles de feuilles et des régimes de bananes pendant à leur tronc lisse, de plus jeunes avec leur fleur cramoisie auprès d'un lot de toutes jeunes bananes, à peine formées, et des rejets vierges et tendres, guère plus haut que les rochers qui les entouraient.

«Bonjour, leur dit aimablement le pêcheur pour les amadouer, bonjour, messieurs les bananiers. Nous avons, mon ami, le géant et moi, une petite contestation sur la question de savoir comment les hommes récompensent leur bienfaiteurs.

- Ah ! répondit le vieux bananier, père de clan, tu veux savoir comment ils nous traitent, nous qui leur donnons nos bananes ?

- Mais oui, répondit le géant, à moitié triomphant, c'est exactement ce que nous voulons savoir.

- Jetez donc un coup d'œil de ce côté, reprit le bananier,

et voyez, sur le sol, dans l'humus, les troncs de nos pères et mères, de nos oncles et tantes, de mes frères et soeurs ainés. Les hommes les ont abattus à coups de machette pour leur prendre leurs régimes. Voilà le genre de récompense qu'ils nous destinent à nous-mêmes.

- Entends-tu? dit au pêcheur le géant qui s'apprêtait déjà à l'enlacer de ses grands bras pour l'étrangler.

- Oui, j'entends très bien ce que disent les bananiers, mais cela ne me suffit pas comme sentence. Ce n'est qu'une sentence provisoire, inspirée par la rancune et la mauvaise humeur. Les honnêtes gens ne peuvent s'en contenter.

- Vain bavardage que tout cela, répondit le géant ; il faut en finir sur-le-champ.»

A ce moment, une petite antilope débûsquâ d'un fourré. Elle, secoua sa tête emperlée de rosée et s'approcha sans crainte. Elle avait reconnu le pêcheur. Oui, c'était bien lui qui, l'autre jour l'avait retiré d'un piège où elle s'était em pêtée.

Elle sourit hardiment au géant. N'était-il pas de bonne compagnie puisqu'il était avec son sauveur ?

Le géant raconta l'histoire de la pêche qui lui avait valu d'être retiré de sa calebasse.

«Oui, dit-il, j'étais l'objet d'un sortilège de la part d'un autre géant, et c'est pourquoi j'étais, malgré ma taille, dans une modeste calebasse.»

Ils ajoutèrent tous les deux qu'ils sollicitaient le jugement de l'antilope et que le sort de l'homme, cette fois-ci serait réglé par la réponse qu'elle donnerait à la question qu'ils lui soumettaient.

L'antilope vit trembler le pêcheur. Cela la fit réfléchir un instant. Allait-elle répondre comme les cochons l'avaient fait, et comme les bananiers ?

Bien sûr, les hommes ne récompensent pas les antilopes autrement qu'en leur tirant des coups de fusil, en leur décochant des flèches ou bien en leur dressant des pièges ; oui, bien sûr, mais allait-elle, en répondant cela, condamner son bienfaiteur à une mort atroce ?

Elle le voyait déjà, dans son imagination de petite antilope, enseveli dans les longs et tortueux boyaux du monstrueux géant.

Elle se dit aussi que, quelle que fût sa réponse, le géant dévorerait quand même le pêcheur parce qu'il était bien plus fort qu'eux deux ensemble et qu'il était de mauvaise foi, et décidé à le manger de toute façon.

«Mais, dit-elle tout à coup, où est cette fameuse calebasse où vous prétendez que le sortilège d'un confrère vous avait enfermé ? Car, voyez-vous, un bon juge doit voir les pièces à conviction, et les parties du procès doivent lui apporter les preuves irréfutables de tous ce quelles avancent.»

Le géant lui présenta la calebasse.

«C'est bien, dit l'antilope, mais je ne vois pas le fameux bouchon qui vous y enfermait.»

Le pêcheur alla le reprendre à l'endroit où il était resté et, pour être complet, rapporta même la ligne et l'hameçon avec lesquels il avait retiré la calebasse de l'eau.

«Vous m'en contez, tous les deux, dit l'antilope. Jamais je ne croirai que cette minuscule calebasse ait pu contenir un géant aussi grand. Une dame-jeanne, que dis-je ? une touque à l'huile de palme n'y suffirait pas ! Il faut que je l'y voie, ce qu'on appelle voir de ses yeux, pour me convaincre.»

Allons, rentrez donc dans la calebasse, bon géant, pour que je puisse absoudre ou condamner d'après les faits eux-mêmes.»

Un peu contrarié par cette exigence, le géant rentra dans la calebasse. Lentement sans doute mais tout entier : son corps ses bras, ses jambes disparurent successivement à l'intérieur.

La tête dépassait encore l'orifice - pour discuter - mais l'antilope fit remarquer qu'il n'y entrerait pas complètement puisque la tête était dehors et que, dès lors le juge n'était pas convaincu.

Le géant rentra la tête aussi et c'est le moment que choisit l'antilope pour enfoncer le bouchon dans le goulot, mais pour l'enfoncer de façon telle que le géant ne pourrait le faire sauter.

«Voilà, dit la gentille bête en se tournant vers le pêcheur, voilà en tout cas comment les antilopes récompensent ceux qui leur ont sauvé la vie. Que les hommes en fassent toujours autant et la paix régnera sur la terre, dans les villages comme dans la brousse.»

Cela dit, elle prit elle-même la calebasse et la rejeta dans la rivière et puis, de toute la vitesse de ses fines jambes, elle détalait en souriant.

Le chien n'oublie pas son maître.

L'ÉLEPHANT ET LE MOUSTIQUE.

«Je pourrais te tuer si je voulais, déclara brusquement le frère moustique à l'énorme éléphant.

- Toi, moustique ! me tuer, moi, l'éléphant !

Mais tu ne t'es donc pas regardé dans une glace ? répliqua l'éléphant, en éclatant de rire.

- Je te répète que, si je voulais, il ne me serait pas difficile de t'ôter la vie, malgré la disproportion de nos forces, riposta le moustique.

- Eh bien ; soit ! chétif insecte, dit l'éléphant, vexé de cette insistance ; battons-nous tout de suite.

- Non, non, non, pas en plein jour, reprit le moustique. Moi, je ne me bats que la nuit. En attendant, je te préviens, aiguise bien ton grand coutelas car la lutte sera longue et terrible.»

La nuit venue, l'éléphant se prépare au combat, cambre sa taille et attend de pied ferme, certain de vaincre.

Comme il fait noir, il cherche son ennemi dans l'obscurité.

«Moustique, où es-tu ? que je t'assomme.

- Sur la tête de ta femme.»

Vlan ! un grand coup de couteau sur la tête de sa femme et celle-ci tombe morte, le crâne fendu.

«Où donc es-tu, vil insecte ?

- Sur le cou de ta seconde femme.»

Vlan ! un autre coup de couteau tranche la tête de la seconde femme.

«Encore une fois, où es-tu, vilaine bestiole ?

Sous le ventre de ton fils.»

L'éléphant, qui commence à s'énerver, envoie un grand coup de couteau à son fils et lui ouvre le ventre. Encore un mort.

«Mais où donc est-tu, diable de moustique ?

- Sous ton propre ventre, espèce de sot.»

De plus en plus furieux, et voulant en finir avec ce misérable avorton qui le défie et l'agace, lui, le roi du règne animal, l'éléphant s'enfonce son grand coutelas dans le ventre. Toutes ses entrailles sont à découvert et se répandent sur le sol, et bientôt lui-même s'écroule comme une masse et... expire, tandis que le moustique, victorieux va partout annoncer son triomphe.

Il ne faut jamais mépriser personne !

Nos ennemis les plus faibles sont parfois les plus redoutables.

Quand on a peu de force, il faut de l'esprit.

LE COQ ET LA FOURMI NOIRE.

Nos ancêtres racontent que, dans le temps, tous les animaux vivaient ensemble, même ceux qui sont actuellement des animaux domestiques. Dans un de ces villages d'animaux, vivaient ensemble le coq et la fourmi, qui s'aimaient vraiment.

Un jour, survint une grande famine; beaucoup d'animaux mouraient. Tous les fêlicheurs furent invités pour essayer de trouver le mal; on croyait à la colère des ancêtres morts; des sacrifices furent faits à leur intention; mais les animaux continuaient à mourir; pas de pluie, pas de nourriture.

La dernière décision fut de quitter le village.

Le coq et la fourmi noire décidèrent de continuer à vivre ensemble et de rester quand même dans leur village.

Un matin, la fourmi noire s'éveilla et alla trouver le coq. Ils se saluèrent et se mirent à discuter sur leur sort, quand, brusquement, un inconnu, un homme grand et fort, un chasseur sans doute, qui était perdu dans la forêt depuis trois jours, sortit du couvert, attiré par la discussion du coq et de la fourmi. Il se mit à interroger ces deux êtres maigres, presque morts de faim.

Le chasseur leur demanda s'ils connaissaient un sentier qui pouvait l'amener dans son village, promettant en récompense un sac de maïs. Connaissant ce sentier, les deux

animaux servirent de guide. Ils arrivèrent au village et l'homme leur donna le sac de maïs promis. Tout heureux, ils remercièrent l'homme et se mirent à courir de toutes leurs forces en direction de leur village.

Près d'une rivière, ils déposèrent leur sac. La fourmi noire dit : « Faisons, avec une partie du sac de la farine et gardons le reste des grains de maïs pour les planter quand la pluie tombera de nouveau. »

Le coq, lui, fut d'un avis différent. « Nous ferons de la farine avec tout le sac », dit-il. Et aussitôt, il prit le sac et le plongea dans l'eau afin que les grains se ramollissent et qu'on puisse les piler plus facilement dans le mortier.

Après un certain temps, nos deux amis retirèrent les grains de l'eau. Le coq, à la vue de ces grains ramollis et fort gonflés, fut rempli d'admiration, et il fit part à la fourmi de ses sentiments.

Ils étaient, tous deux, si contents de leur bonne fortune qu'ils riaient de toutes leurs forces : « Ah a a a ! » Mais le coq riait tellement que, brusquement, son bec se déchira.

La fourmi noire se moqua de son compagnon :

« Mon cher, lui dit-elle, comme te voilà vilain ! »

Le coq, entendant ces paroles, se fâcha terriblement ; il sauta sur la fourmi noire et la mangea.

La famille de la fourmi noire, apprenant l'affaire, se mit à courir et rentra sous terre, où elle est restée jusqu'aujourd'hui.

Le coq, lui, avec toute sa famille, fit un grand dîner de grains de maïs. En un rien de temps, le sac fut vidé. Le coq, alors se fit la réflexion suivante : « Inutile de rester ici, dans ce village où il n'y a plus rien à manger. Allons vivre aux dépens de l'homme qui nous nourrira certainement. »

Ainsi, le coq et sa famille se mirent en route jusqu'au village de l'homme où ils regurent de la nourriture, mais au prix de leur liberté, devenant esclaves pour toujours.

Ne te moque pas de ton prochain : tu le regretteras.

Mieux vaux travailler pour être libre plutôt que d'être nourri pour devenir esclave.

L'OREILLE ET LE MOUSTIQUE.

Un jour, le moustique et l'oreille furent invités à une fête de mariage. Dès la veille, ils préparèrent tout ce qui leur était nécessaire pour la route et, le matin, au premier chant du coq, ils quittèrent leur village.

Arrivé en pleine brousse, le moustique se rappela qu'il avait laissé, au village, sa pauvre mère gravement malade. Comme il n'entendait pas bien, il demanda à l'oreille de l'avertir dès que celle-ci percevrait l'appel des gens du village.

L'oreille donna son accord et nos deux jeunes gens continuèrent leur route.

Au moment où ils approchaient du village où se célébrait le mariage, l'oreille entendit le cri poussé par le clan du moustique : « Moustique... Moustique, ta mère est morte ! » Le moustique, lui, ne se rendit compte de rien.

A plusieurs reprises, on répéta l'appel, mais l'oreille, dont le coeur était insensible, ne communiqua rien à son ami,

de peur de manquer la fête.

En effet, une fois arrivés au village où ils étaient invités, ils furent accueillis avec joie par les parents des jeunes époux. La fête commença et, durant toute la journée, ils dansèrent et se réjouirent.

Cependant, l'oreille commençait à être prise de remords. A un moment donné, le moustique remarqua que son ami pleurait. Il s'approcha de lui et lui demanda la cause de sa tristesse. L'oreille ne voulut pas répondre ou, du moins, elle prétexta qu'elle était indisposée. On décida d'écourter la fête et, dans l'après-midi, nos amis prirent congé de ceux qui les avaient invités.

Pendant le chemin de retour, l'oreille et le moustique n'échangèrent pas une parole, mais instinctivement, ils se hâtaient.

A leur arrivée au village, tout le monde interpella le moustique : « Moustique au coeur dur, pourquoi as-tu agi de la sorte ; pourquoi n'es-tu pas rentré à notre appel ? » Le moustique fut rempli de stupeur.

« Ta mère est morte, poursuivirent les gens du village. Nous t'avons appelé au moment où elle expira. Mais tu n'as pas voulu rentrer parce que tu tenais à danser. Maintenant, va voir le cadavre de ta mère dans sa hutte. Nous t'attendions pour l'enterrer mais trop de temps s'est écoulé. C'est toi qui dois la revêtir de ses habits. »

Le moustique manifesta sa colère à l'égard de l'oreille et s'expliqua aux gens du village.

« Tous vos appels, je n'aurais pas su les entendre. Aussi ai-je dis à l'oreille de m'avertir mais elle n'en a rien fait. Au cours de la fête, je l'ai vu pleurer et je lui ai demandé la cause de ses larmes, mais elle ne voulait pas me répondre. Je l'ai quand même priée de rentrer plus rapidement que prévu. »

Toutes ces explications, cependant, ne servaient à rien : la mère du moustique était morte.

Montrant son bon coeur, le moustique courut au magasin le plus proche pour y acheter quelques brasses d'étoffe dont il voulait couvrir le corps de sa mère.

L'oreille, qui voulait compâtrer à la peine de son ami, entra dans sa maison et en sortit avec une autre pièce d'étoffe qu'elle voulut offrir au moustique. Mais celui-ci, peiné et furieux, la repoussa.

Après l'enterrement, le moustique et tous ses frères décidèrent de ne plus être charitables à l'égard de tout le monde, surtout à l'égard de l'oreille.

Telle est la raison pour laquelle, chaque fois que l'homme dort, le moustique s'en prend surtout à son oreille.

« Qui sème le vent récolte la tempête. »

LE SOLEIL, LA LUNE, LE COQ ET LES POULES.

Le soleil et la lune étaient frère et soeur. Le coq, et les poules et les étoiles étaient des enfants du soleil. Le soleil faisait paître les étoiles et la lune se chargeait de nourrir les poules et le coq.

Mais, un jour, la lune décida de se débarasser de toute cette volaille qui caquetait autour d'elle. Parce qu'elle était songeuse et souvent triste, elle n'aimait pas qu'on la déranger quand elle rêvait. Hypocritement, elle appela : « Petits, petits... ». Ils vinrent, les innocents. Et v'lan! d'un coup, les ayant ramassés, elle les jeta par un des trous du ciel.

Les poules et le coq tombèrent sur la terre.

Tout étourdis de leur chute, ils ne remuaient ni patte, ni aile. Ils étaient comme morts et, cela, juste sur la place d'un village, d'un village dont les habitants n'avaient jamais vu de coqs ni de poules puisque auparavant, il n'y en avait que dans le ciel.

Les hommes se penchèrent sur ces animaux inconnus et les femmes, qui sont curieuses, finirent par leur passer doucement la main sur les plumes.

Se sentant caressés, les poules et le coq se ranimèrent quelque peu.

« D'où venez-vous ? leur demanda le chef du village.

- De là-haut, répondirent les poules. Nous sommes tombées de là-haut ; nous ne savons pas comment. »

Il est vrai que la lune avait agi si sournoisement que, ni les unes ni les autres, n'avaient compris la cause de leur malheur.

« Mais moi, j'ai tout vu, ajouta le coq. La lune nous a appelés... nous sommes venus, bien obéissants et, tout à coup... plus rien sous nos pattes que le vide... encore le vide ! Puis, nous nous sommes retrouvés ici, avec vous ! - Brrrou ! dirent les poules. Cette lune-là est méchante. désormais, nous dormirons dès le coucher du soleil pour être sûres de ne pas la voir.

- Mais, dites-nous donc, demandèrent encore les habitants du village : que mangiez-vous là-haut ?

- De la lumière, naturellement, reprit le coq, de la lumière que fabriquent les étoiles.

- C'est que nous n'avons pas cela ici, avouèrent les paysans.

- Voilà qui est extraordinaire ! s'écrièrent les poules. Mais, alors, de quoi vivez-vous ?

- Nous avons du grain... Voulez-vous essayer ?

Le coq et les poules goûtèrent le grain...

- Ce n'est pas si fin que la nourriture du ciel, déclarèrent-ils, mais c'est plus nourrissant ; ça peut aller. Mais que nous demanderez-vous en échange ?

- Oh ! rien, firent les hommes... Vous n'êtes déjà pas si gros.

- Non, non ! Nous vous donnerons des oeufs... Pourvu que vous nous en laissiez quelques-uns de quoi nous refaire une petite famille de poulets, promirent les poules. Oui, c'est dit, nous vous donnerons des oeufs.»

Et depuis ce temps-là, les hommes élèvent des poules et les poules leur donnent des oeufs.

Elles sont d'ailleurs restées fidèles à leur promesse mais aussi à la peur qu'elles ont de cette méchante lune.

Aussitôt que la nuit arrive, elles rentrent dans leur poulailler, ou bien elles volent sur la basse branche d'un arbre et se cachent la tête sous l'aile pour ne pas voir la lune. Et les coqs eux-mêmes chantent bien rarement le soir, parce qu'ils ne sont guère braves à cette heure-là. Ils se souviennent de l'aventure qui a précipité leur ancêtre du sommet du ciel sur la terre.

Mais, dès que le soleil se lève, eux aussi se réveillent... Ils se dressent sur leurs ergots, ils lèvent la tête, ils enflent leur gosier et chantent pour le soleil :

« Bonjour, bonjour, notre aîné ! Tu peux venir, je te salue ! »

Le souvenir d'un tort reçu est une blessure que le temps n'arrivera jamais à faire oublier.

LES TROIS VOYAGEURS ET LA POINTE D'IVOIRE

Il était une fois trois hommes qui voyageaient ensemble. Le premier s'était muni d'un bâton de manioc. Le deuxième portait un paquet d'arachides grillées. Le troisième n'avait avec lui que son chien.

Chemin faisant, ils arrivèrent à côté d'un tronc d'arbre couché au bord de la route, dans un bois qui séparait deux villages.

Comme ils étaient fatigués de la longue route qu'ils avaient faite et que la faim les tenaillait, ils s'assirent pour prendre leur repas.

Or, le premier désirait manger quelque chose avec son manioc. Le second, lui, se plaignait de n'avoir rien à manger avec ses arachides. Il offrit donc, au premier, quelques poignées d'arachides et reçut en retour, un bout de manioc. Puis ils se mirent tous les deux à manger sans se soucier de leur compagnon qui n'avait rien apporté.

Lorsqu'ils eurent achevé leur repas, ils jetèrent les feuilles dans la brousse. Le chien se précipita dessus. Comme il tardait à revenir, son maître alla voir ce qu'il faisait et le trouva rongeur une pointe d'ivoire.

Il ramassa bien vite la pointe et revint avec son chien vers ses deux compagnons, tout heureux de sa trouvaille.

Mais le premier prétendit la confisquer à son profit : « Si je n'avais pas, dit-il, jeté les feuilles dans la brousse, ton chien n'y serait pas allé. La pointe est donc à moi. »

Le second ne l'entendit pas de cette oreille : « Tu m'as bien jeté les feuilles, objecta-t-il, mais si je ne t'avais pas passé quelques arachides, tu n'aurais pas mangé ton manioc. La pointe m'appartient. »

Tandis que la discussion se prolongeait, la nuit arriva et

ils remirent l'affaire au lendemain.

Au lever du jour, la discussion reprit de plus belle et, à l'heure actuelle, la cause est encore pendante.

Nous demandons votre avis sur la question suivante:

«A qui des trois voyageurs revient la pointe d'ivoire?»

ECOUTONS NOS VIEUX.

Mwindia était un jeune forgeron dans son village. Quand Mwindia faisait son métier, son vieux père voulait parfois lui donner des conseils, lui montrer comment on travaille à la forge. Mwindia ne prétendait pas écouter ces conseils, se croyant plus intelligent que son père.

Un beau jour, excédé par les conseils de ce dernier, Mwindia décida de quitter son village et la maison de son père pour aller s'installer ailleurs et jouir d'une plus grande liberté avec sa femme et ses deux garçons.

Il s'établit dans un coin de la forêt et commença à y exercer son métier.

Un jour, Mwindia était au travail lorsqu'il vit arriver huit chimpanzés transportant un autre chimpanzé mort.

Ils déposèrent le corps près du forgeron en lui disant:

«Nous vous apportons ce corps pour nous fabriquer quelques haches et houes. Si vous ne savez pas nous satisfaire, vous mourrez aujourd'hui même.»

Le forgeron dut accepter la demande, tout en ne sachant pas très bien comment l'exécuter. Pour gagner du temps, il leur demanda d'aller chercher les charbons pour le feu, car, sans charbons, dit-il, on ne fabrique rien.

Tandis qu'ils étaient partis, il envoya son fils demander à son grand-père comment faire pour se sauver de ces chim-
te verdrijven.

panzés. Le vieux répondit à son petit-fils que, lui, n'était qu'un vieux et qu'il ne connaissait pas le métier de forgeron, ajoutant que Mwindia refuserait d'ailleurs ses conseils comme il l'avait toujours fait.

Le jeune homme retourna chez son père avec la réponse de son grand-père. Mwindia sentit sa mort se rapprocher et envoya sa femme chez son père. Toute tremblante elle le supplia pour avoir une réponse. Le vieux parla :

«C'est bon, je vais te donner une idée pour vous sauver, malgré que ton mari n'a jamais voulu écouter mes conseils. Dit-lui de confectionner huit paniers. A chaque chimpanzé il donnera un panier. Il leur demandera d'aller à la rivière, et de revenir avec les paniers remplis d'eau à bord. Ainsi comme ils ne seront pas armés, il pourra les tuer avec un coup de marteau.»

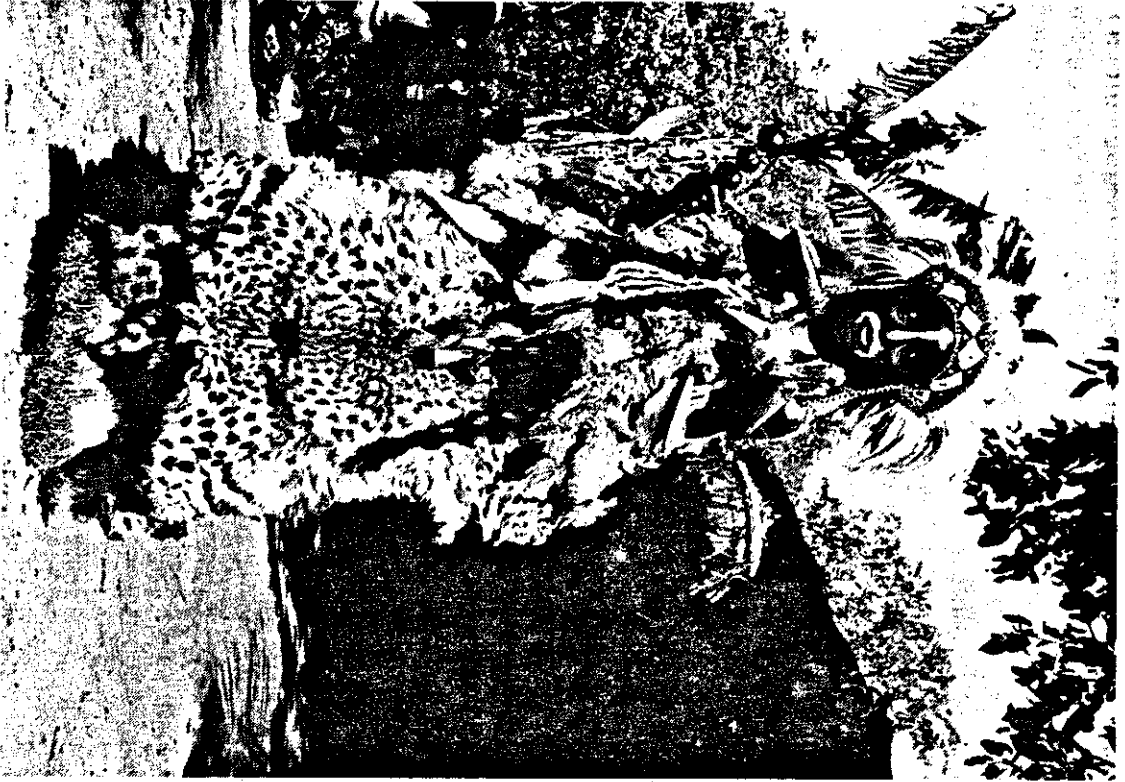
La femme retourna chez elle et raconta à son mari ce que le vieux lui avait dit.

Aussitôt que les chimpanzés furent de retour, Mwindia leur donna les paniers. Les singes allèrent à la rivière, mais ne purent pas remplir les paniers d'eau. Ils pensèrent qu'il était inutile de retourner chez le forgeron car il les tuerait.

Un peu plus tard, Mwindia alla à la recherche des singes près de la rivière, mais ils étaient partis. Il décida de quitter le bois et de retourner avec sa femme et ses enfants chez son vieux père.

Mwindia écouta toujours après cette aventure les conseils de son père.

VOICI L'ALBUM DE L'AFRIQUE CENTRALE



LE GRAND GUERISSEUR AFRICAIN



PYGMES PRETS A PARTIR A LA CHASSE, ZAIRE.



CHASSEUR, BABALLSTAM, ITURI.



FEMME PYGMEE, EPULU, FORET DE L'ITURI.

FEMME PYGMEE. EPULU, FORET DE L'ITURI.



AGRICULTEURS LABOURANT A LA HOUE. RWANDA.



BROYAGE DU SORGHO SUR LA MEULE. RWANDA.



LES PHOTOS PROVIENNENT DU MUSEE ROYAL DE L'AFRIQUE CENTRALE